NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

100 N° 4 1978

Le pain dont nous avons besoin. Mt 6,11; Lc 11,3

F.-M. BRAUN (op)

p. 559 - 568

https://www.nrt.be/it/articoli/le-pain-dont-nous-avons-besoin-mt-6-11-lc-11-3-1075

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le pain dont nous avons besoin

Mt 6, 11 ; *Lc 11,* 3

Depuis les premiers temps de l'Eglise, la quatrième demande du *Pater* selon saint Matthieu, la troisième selon saint Luc, fait problème. La difficulté à résoudre — Origène l'avait notée [1] — vient de ce que l'adjectif ἐπιούσιος, le plus généralement traduit par « quotidien » (*täglich* en allemand, *daily* en anglais, *dagelijks* en néerlandais), ne figurait ni dans la littérature profane et sacrée, ni dans la langue vulgaire. Le docteur alexandrin soupçonnait les évangélistes de l'avoir forgé à leur guise [2]. De fait, en dehors du *Pater* ou en connexion avec lui, il ne se lit que dans un papyrus de la Haute Egypte [3]. Ce document populaire contient une liste de produits tels que du vin, de l'huile, des pois chiches. La modicité de la somme assignée à leur achat (une demi-obole) [4] fait penser qu'il s'agissait, pour chacun d'eux, d'une ration.

Plusieurs sens dès lors entrent en compétition, parmi lesquels celui de « demain », que nombre de critiques réputés défendaient au début du siècle [5]. A la faveur de son petit livre, largement diffusé, sur les paroles du Christ [6], J. Jeremias lui a valu un regain d'actualité.

Notre pain de demain

A l'appui de cette traduction insolite, on a maintes fois signalé que par dérivation de ἰοῦσα (ἐρχομένη), participe présent féminin de ἰέναι, l'ἐπιούσιος de *Matthieu-Luc* se rapprochait de l'expression ἡ ἐπιοῦσα (ἡμέρα), employée notamment dans les *Actes* (*7,* 26 ; *16,* 11 ; *20,* 15 ; *21,* 18) pour désigner le jour suivant [7]. D'après cette étymologie, l'ἄρτος ἐπιούσιος serait « le pain qui vient ».

---

1. *De oratione,* 27, 7 (*PG* 11, 509 C) : ἡ λέξις ἡ «ἐπιούσιον» παρ'οὐδενὶ τῶν Ἑλλήνων οὔτε τῶν σοφῶν ὠνόμασται οὔτε ἐν τῇ τῶν ἰδιωτῶν συνηθείᾳ τέτριπται.
2. *Ibid.* : ἀλλ'ἔοικε πεπλάσθαι ὑπὸ τῶν εὐαγγελιστῶν.
3. Fr. PREISIGKE, *Sammelbuch griechischen Urkunden aus Aegypte* I 5224.
4. Cf. W. FOERSTER, art. ἐπιούσιος, dans *TWNT* II, p. 587.
5. P.W. Schmiedel, H.J. Holtzmann, A. Harnack, A. Plummer, Th. Zahn, A. Deissmann, K. Bornhäuser, etc. Cf. W. FOERSTER, *art. cit.,* p. 589, n. 16.
6. *Paroles de Jésus. Le Sermon sur la montagne. Le Notre Père,* coll. *Foi vivante, 7,* Paris, 1963. Les deux chapitres de ce livret avaient paru en édition originale allemande, sous le titre : *Die Bergpredigt - Das Vater-Unser,* en 1959 et 1962, à Stuttgart.
7. Cf. W. FOERSTER, *art. cit.,* p. 599 et la note 8.

Ainsi saint Ambroise de Milan : « Graeci dicunt *advenientem,* quia graeci dicunt τὴν ἐπιοῦσαν ἡμέραν advenientem diem » [8].

Le poids principal de l'argumentation n'en repose pas moins sur un passage de l'*Evangile des Hébreux* [9], mentionné par saint Jérôme dans son commentaire de saint Matthieu et ailleurs. Après avoir traduit ἐπιούσιος par *supersubstantialis,* il prend soin d'ajouter : « In Evangelio quod appellatur secundum Hebraeos, pro supersubstantiali pane reperi *maḥar,* quod dicitur *crastinum,* ut sit sensus : Panem nostrum crastinum, id est futurum, da nobis hodie » [10].

J. Jeremias, avec d'autres, Th. Zahn en particulier [11], estime cette donnée de première importance. « Le témoignage de saint Jérôme, écrit-il, est à notre avis décisif ; d'après ce Père de l'Eglise, l'évangile araméen des Nazaréens portait le mot *maḥar* (demain) et par conséquent il est question ici du pain « de demain ». Non que cet évangile soit antérieur à nos synoptiques — il dépend au contraire de notre Matthieu — mais la formule araméenne du Notre-Père doit nécessairement y être plus ancienne que dans nos évangiles [12]. »

Reprenons les choses par le commencement.

En premier lieu, il est exact que, si le *iota* de ἐπί est élidé, le mot ἐπιούσιος a été formé à partir de ἰέναι, ἰών, ἰοῦσα, de façon à signifier le pain « à venir » ou « de demain ». Mais, quoi qu'en ait dit saint Ambroise, cette étymologie n'a guère influencé les Pères. Ce n'est point, en tout cas, la seule à envisager.

Quant à l'*Evangile des Hébreux* (*EH*) [13], il a été composé vers 150 pour une communauté judéo-chrétienne où l'on parlait araméen. Celle des Nazaréens, établis à Bérée (Alep), s'en servait. Jérôme en avait pris connaissance pendant son séjour dans le désert de Chalcis (373-379), non loin de chez eux ; toute facilité lui était donnée de le recopier. Il dit l'avoir traduit en grec et en latin ; mais de cela nulle trace, hormis les passages dispersés dans ses

8. *De Sacramentis. De Mysteriis,* V, 24, coll. *Sources chrétiennes,* 25, Paris, 1949, p. 95.

9. Dont les fragments ont été rassemblés par E. PREUSCHEN, dans ses *Antilegomena,* Giessen, 1901, p. 106-110. A compléter par A. SCHMIDTKE, *Neue Fragmente und Untersuchungen zu den Judenchristlichen Evangelien,* coll. *Texte und Untersuchungen,* 37, Leipzig, 1911, p. 32-41 ; et J.-M. LAGRANGE, *L'Evangile selon les Hébreux,* dans *RB* XXXI (1922) 171-182, 321-340.

10. *Comm. in Matth.* VI, 11 (*PL* 36, 43).

11. *Das Evangelium des Matthäus,* coll. *Komm. z. N.T.,* Leipzig, 1910, p. 282 s.

12. *Op. cit.,* p. 90 s.

13. Voir J.-M. LAGRANGE, *art. laud.,* 161-165 ; 340-348 ; L. DE GRANDMAISON, ***Jésus-Christ. Sa personne, son message, ses preuves,* I, Paris, 1928, p. 210-215.**

écrits. Compte tenu des références d'Epiphane, d'Origène, d'Eusèbe de Césarée, c'est par eux que nous sommes en mesure de nous en faire une idée. L'auteur était-il d'origine palestinienne ? Peut-être. Ce n'est pas prouvé.

En toute hypothèse, son œuvre dépendait de notre premier évangile, mais avec des additions et des transformations étranges. On y lisait, par exempe, qu'après l'épiphanie du baptême, l'Esprit Saint (*Rouaḥ*), sa mère, qui y joue le rôle prépondérant, saisit Jésus par un de ses cheveux et le transporta au Thabor [14]. Matthieu dit sèchement qu'après son baptême Jésus fut conduit au désert par l'Esprit, pour y être tenté par le diable (*4*, 1). Ce n'est point pareil.

Dans ces conditions, la leçon *maḥar* dans le *Pater* de *EH* est explicable de plusieurs manières. A. Schmidtke, approuvé par Fr. Hauck [15] et A. Loisy [16], a songé à une erreur de traduction : l'*EH*, où l'on demandait le pain de demain, devrait être ici dans la dépendance du grec mal compris. La même bévue aurait été commise par les traducteurs des versions coptes, où il s'agit, soit du pain qui vient (*sah.*), soit du pain de demain (*boh.*). On penserait tout aussi bien que l'auteur de l'*EH* était enclin à prendre en un sens noble le pain qu'il faut demander assidûment et qu'en le caractérisant par « demain », il avait en vue la participation au banquet messianique.

Saint Jérôme l'a compris ainsi, tout au moins dans son *tractatus in ps. 135* [17] : « In hebraico evangelio secundum Matthaeum ita habet : Panem nostrum crastinum da nobis hodie ; hoc est, panem quem daturus es in regno tuo da nobis hodie. » Il ne s'ensuit pas que cette notion ait été professée par saint Jérôme, ni qu'elle rende correctement l'idée de saint Matthieu. Toujours est-il que ce n'est pas celle de Luc : l'apposition des deux expressions τὸν ἄρτον τὸν ἐπιούσιον — τὸ καθ'ἡμέραν est chez lui très nette. Dans les *Actes des apôtres* (*2*, 46 ; *3*, 2 ; *17*, 11 ; *19*, 9), καθ'ἡμέραν signifie en effet « chaque jour ».

En dépit de l'étymologie, sur laquelle on n'est pas d'accord, et de l'*EH*, auquel nous ne pouvons accorder qu'un crédit limité, l'évocation d'un pain qu'il siérait de demander chaque jour pour

14. Cf. E. Preuschen, *op. cit.*, p. 107.

15. Ἄρτος ἐπιούσιος, dans *ZNTW* XXXIII, 1934, p. 199 : « Diese futurische Auffassung, die das NazEv nach Hieronymus mit *lèḥém demaḥar* vertritt, meint Schmidtke, Judenchristl. Evang. 288, wohl mit Recht aus irriger Deutung von ἐπιούσιος entstanden. »

16. *Les Evangiles Synoptiques* I, Ceffonds, 1907, p. 605.

17. Découvert et publié par Dom G. Morin, dans *Anecdota Maredsolana* III, 2, Maredsoli, 1893, p. 262.

le lendemain est inconciliable avec les passages de nos *synoptiques* sur la confiance en la Providence [18].

L'exemple des oiseaux du ciel, qui ne sèment ni ne moissonnent et n'ont ni cellier ni grenier, est frappant. La péricope sur les soucis temporels (*Mt 6,* 25-34 - *Lc 12,* 22-31) ne l'est pas moins. Elle se termine, en *Mt 6,* 34, par l'exhortation : « Ne vous inquiétez pas de demain ; demain s'inquiétera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. » Plus catégorique encore l'interdiction faite aux disciples, envoyés en mission, de prendre avec eux une besace et du pain (*Mc 6,* 8 ; *Lc 9,* 3 ; cf. *Mt 10,* 10 ; *Lc 10,* 4). Pourtant, ils ne manquèrent de rien (*Lc 22,* 35).

On aura beau dire que se soucier d'avoir du pain pour le lendemain n'est pas le fait d'une prudence exagérée [19]. Dans le contexte du *Sermon sur la montagne,* une prière adressée au Père dans cette intention apparaîtrait néanmoins comme inspirée par une précaution contre un oubli possible de sa part [20]. Jésus se distingue des docteurs de la Loi par son radicalisme : ses paroles sont oui ou non absolument. « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens ... et moi je vous dis ... » (*Mt 5,* 21.27.33.38) : ce contraste entre la casuistique des scribes et la Loi que Jésus a prescrite (*Mt 5,* 43-48) scande le discours comme un refrain.

La prière pour le pain (ἐπιούσιος) ferait-elle une concession à la faiblesse humaine ? C'est peu probable. Les disciples du Seigneur avaient besoin de s'entendre dire qu'ils auraient à dépasser les normes de la prévoyance ordinaire. Dans l'esprit des évangélistes, autant que de saint Paul (*1 Co 1,* 18-31), la vie chrétienne est une folie.

Le pain dont il s'agit serait-il alors celui du monde à venir, que, par anticipation, on demanderait de recevoir dès aujourd'hui [21] ? La solution est séduisante. Elle s'inscrit dans la théorie selon laquelle la morale intransigeante du *Sermon sur la montagne* est une éthique provisoire pour les derniers jours. Cependant l'eschatologie des évangiles ne correspond qu'à un de leurs aspects ; elle ne supprime pas la période, plus ou moins longue, qui précédera la Fin. Du reste, depuis la venue de Jésus, « le Royaume de Dieu est arrivé » (*Lc 10,* 9), « il est parmi nous » (*Lc 17,* 21), « il est là » (*Mt 4,* 17). De toute façon, même en raison de son rapport avec le Royaume, présent et futur, l'oraison dominicale concerne

18. Voir W. FOERSTER, *art. cit.* (cf. note 4), p. 592.
19. Voir Th. ZAHN, *op. cit.* (cf. note 11), p. 282 ss.
20. Voir A. LOISY, *loc. cit.*
21. Voir J. JEREMIAS, *op. cit.* (cf. note 6), p. 91 s. ; P. BONNARD, *L'Evangile selon saint Matthieu,* coll. *Comm. du N.T.,* 1, Neuchâtel, 1963, p. 85 ss.

les disciples dans le temps qui court. En traduisant ἐπιούσιος par « de demain », et en donnant à ce mot le sens du grand lendemain, qu'il a parfois dans le judaïsme rabbinique, on ferait croire qu'en ce qui regarde la vie temporelle, point n'est besoin de se remettre entre les mains du Père, chaque jour.

Notre pain substantiel

A supposer que, malgré l'hiatus, le iota de ἐπί n'ait pas été élidé dans ἐπιούσιος — ce que permettait la *koinè* — il serait loisible de penser à une composition ἐπί + οὖσα (participe présent de εἶναι), et, par suite, à un adjectif dérivé de οὐσία (*substance*). Ce qui expliquerait le « substantialis » de saint Ambroise et le « supersubstantialis » auquel tenait saint Jérôme. Il s'agirait alors d'une nourriture spirituelle, capable d'entretenir la vie de l'âme.

Ainsi l'entendait l'évêque de Milan : « Panem dixit sed ἐπιούσιον; Hoc est *substantialem*. Non iste panis est qui vadit in corpus, sed ille panis vitae aeternae qui animae nostrae substantiam fulcit. Ideo graece ἐπιούσιος dicitur [22]. » Promu à l'épiscopat vers 350, saint Cyrille de Jérusalem s'exprimait de la même manière. Il nous a laissé 24 catéchèses adressées, les unes aux catéchumènes (*ad illuminandos*), les autres aux néophytes (*ad illuminatos*), déjà initiés aux saints mystères. D'où leur titre de « mystagogiques ». La dernière comporte un commentaire du *Notre Père*. On y lit tout crûment que l'ἄρτος ἐπιούσιος est, non pas le pain ordinaire, qui va dans le ventre, mais celui que requiert la substance (ou subsistance) de l'âme : ἐπὶ τὴν οὐσίαν τῆς ψυχῆς[23]. Cyrille applique la demande au pain eucharistique, dont ses auditeurs étaient sur le point de recevoir les espèces.

Dans la voie de l'interprétation hyperbolique, les trois docteurs suivaient la trace d'Origène, de qui vient la formule εἰς τὴν οὐσίαν [24]. Ils se seraient exprimés en termes moins tranchés, si leur attention s'était portée sur le contexte élargi de la prière. Sans doute l'allure pompeuse de ἐπιούσιος leur faisait-elle impression.

Notre pain quotidien

Ce troisième sens, le plus ordinaire, est soutenu par Tertullien, Cyprien, Augustin, ainsi que par les vieilles versions latines et

22. *Loc. cit.* (cf. note 8).
23. *Catéchèses mystagogiques* V, 15 ; coll. *Sources chrétiennes*, 126, Paris, 1966, p. 162.
24. *Loc. cit.*

même par la *Vulgate* pour *Luc* (non pour *Matthieu*, où triomphe le « supersubstantialis » cher à saint Jérôme). Saint Ambroise généralise : « Latinus hunc panem quotidianum dixit » [25].

Un emploi typique de ἡ ἐπιοῦσα (ἡμέρα) pour le jour présent figure dans le *Criton* de Platon [26]. La mise à mort de Socrate était fixée au lendemain du jour où le bateau parti pour Délos, en exécution du vœu prononcé par Thésée, vainqueur du Minotaure, serait revenu. On l'avait aperçu en rade de Sounion, on croyait qu'il arriverait le jour même au Pirée. Criton s'était empressé d'en avertir son maître, au petit matin, dans l'espoir de l'arracher à son sort. Mais Socrate se refuse à la dérobade, indigne de son âge. De plus, instruit par un songe, il est persuadé que son jeune ami se trompe. Ce n'est point pour le lendemain, c'est pour le surlendemain (ἤματί κεν τριτάτῳ) que son entrée dans les champs fertiles de la Phtie était prévue. Il en avait conclu que le bateau fatal n'accosterait pas le jour même (οὐ τοίνυν τῆς ἐπιούσης ἡμέρας), mais le suivant (ἀλλά τῆς ἑτέρας). M. Croiset traduit : « Et c'est pourquoi je pense qu'il (le bateau) n'arrivera pas aujourd'hui, mais demain. Je le conjecture sur la foi d'un songe que j'ai eu tout à l'heure, cette nuit. »

L'objection, il est vrai, demeure que sans l'adjonction de ἡμέρα la locution ἡ ἐπιούσα n'est pas attestée dans le sens d'aujourd'hui [27]. Je n'en suis pas ému. Ἡ ἐπιούσα pour « demain » réclame aussi d'ordinaire l'addition de ἡμέρα. Pourtant, en *Ac 16*, 11, le substantif fait défaut. N'en irait-il pas semblablement ici ? L'analogie permet de le supposer.

Notre pain de ce jour

Habitués à invoquer la sollicitude du Père céleste pour ne point manquer du pain quotidien, les chrétiens d'âge mûr ont eu quelque peine à remplacer ce mot — on les comprend — par l'expression « de ce jour ». Il faut croire que les liturgistes responsables du changement ne l'ont pas introduit sans raison. Certes, l'expression ne correspond pas au « chaque jour » (καθ'ἡμέραν) de Luc. A-t-on voulu insister sur le jour présent ? N'était-ce pas suffisamment indiqué par le « aujourd'hui », emprunté à *Matthieu* ? En tout état de cause, nous avons affaire à une innovation sans fondement littéraire dans la tradition.

---

25. *Loc. cit.* (cf. note 8).
26. *Collection des Universités de France*, Paris, 1920, p. 217 s.
27. Cf. W. FOERSTER, *art. cit.* (cf. note 4), p. 591.

Le pain dont nous avons besoin

C'est ainsi que l'ἄρτος ἐπιούσιος a été traduit dans le *Nouveau Testament Oecuménique,* conformément à la *Peschitto,* où il était rendu par « pain de notre nécessité » [28]. La *Peschitto* est une recension, effectuée avant le Ve siècle, des versions syriaques antérieures, ayant pour but une conformité plus étroite avec le texte grec. On voit par là comment ἐπιούσιος était compris anciennement dans la métropole de Syrie.

Saint Jean Chrysostome (344-407) et Théodore de Mopsueste (350-428) sont deux autres témoins de l'Eglise d'Antioche. Le premier y prononça 90 homélies sur l'évangile de saint Matthieu. Il conserve le « quotidien » (ἐφήμερος), et s'en explique : « Nous n'aurions pas à solliciter ce pain chaque jour si, étant donné notre constitution corporelle et non angélique, nous n'en avions pas besoin [29]. » Quant à Théodore, dans une de ses homélies catéchétiques sur le *Pater,* la quatrième demande était libellée en ces termes : « Donnez-nous aujourd'hui le pain qui nous est nécessaire [30]. » Théodore songe à la nourriture matérielle et à l'entretien de la vie physique, qu'il est juste de demander sobrement.

Passons à la littérature rabbinique. Le miracle de la manne y est abondamment exploité. On lisait en *Ex 16,* 4 : « Je vais faire pleuvoir des cieux du pain pour vous : le peuple sortira et en ramassera chaque jour ce qu'il faut pour le jour, afin que je l'éprouve pour savoir s'il marchera selon ma Loi ou non. » Les Rabbis ont retenu la leçon. R. Eliazar de Modine (vers 135) disait : « Celui qui a de quoi manger aujourd'hui et se dit : Qu'aurai-je à manger demain ? c'est un pauvre croyant, comme il est écrit : afin que je sache s'il marchera selon ma Loi ou non [31]. » Strack et Billerbeck, qui rapportent cette sentence, en ont recueilli plusieurs autres du même genre [32] ; ils en infèrent que ἐπιούσιος signifie la quantité correspondante aux besoins d'une journée, et reconnaissent en *Ex 16,* 4 l'arrière-fond vétérotestamentaire de la demande des chrétiens.

De l'Ancien Testament au judaïsme tardif, on le voit, s'est développée sur le thème de la manne une tradition continue. Venu

28. Voir Fr. HAUCK, *art. cit.* (cf. note 15), p. 200.
29. *Hom.* XIX, 5, *in Mt* VII, 251 (*PG* 57, 280).
30. *Hom.* XI. Cf. R. TONNEAU, *Les homélies catéchétiques de Théodore de Mopsueste. Trad., intr. et notes,* coll. *Studi e Testi,* 145, Città del Vaticano, 1949, p. 281 s.
31. *Mekilta* 55b.
32. ***Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch*** **I,** Munich,

en ce monde, non pour abroger la Loi et les prophètes, mais pour les accomplir (*Mt 5,* 17), Jésus était dans la ligne de cette tradition. Ses exhortations sur l'abandon au Père, qui sait ce qu'il nous faut (*Mt 6,* 8), en portent la marque.

En somme, entre « le pain dont nous avons besoin » et « notre pain quotidien », le choix est libre. D'après Littré « pain quotidien » signifie « la nourriture de chaque jour ou ce qui suffit aux besoins de la vie ». « De ce jour » apporte une précision un peu lourde, mais défendable. Par contre, avec « le pain de demain » appuyé par l'*Evangile des Hébreux,* aucun accord ; et avec le « supersubstantialis » de saint Jérôme, mise à part l'étymologie, susceptible d'interprétations variées, rien de commun.

*
**

Que la nourriture qu'il importe de demander au Père Céleste, jour par jour, ne consiste pas en un peu de pain seulement, c'est clair. Manger son pain, c'est se restaurer. Parmi les transgressions que les pharisiens reprochent à Jésus de tolérer dans son entourage, il y a celle-ci : « Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens ? Ils ne se lavent pas les mains quand ils prennent leur pain » (*Mt 15,* 2 *parall.*). La même expression se retrouve dans le passage où Marc raconte que la foule rassemblée dans la maison de Pierre était si dense qu'on ne pouvait plus même manger son pain (*3,* 20). Chaque fois, il s'agit d'un repas frugal.

Même chose dans l'Ancien Testament. Après l'avoir jeté dans une citerne vide, les frères de Joseph s'asseyent pour manger leur pain (*Gn 37,* 20). Bref, le pain est la nourriture en général (*Lv 26,* 5 ; *1 S 14,* 24 ; *Qo 9,* 7 ; *Si 31,* 27). Et, par extension — soit isolément (*Dt 8,* 3), soit en relation avec le vêtement (*Dt 10,* 18), l'eau (*Dt 9,* 9), le vin (*Qo 9,* 7), l'huile (*Ps 104,* 15) — tout ce qu'exige l'entretien de la vie [33].

Mais de quoi avons-nous vraiment besoin ? Pas des richesses. L'auteur des *Proverbes* le dit fort bien : « Ne me donne ni la pauvreté ni la richesse, mais en fait de pain remets-moi ma part » (*30,* 8). Dans le texte hébreu, la part de pain (*léḥem ḥouqqi*) est la ration d'un jour. En formulant la prière pour le pain καθ'ἡμέραν (*Lc 11,* 3), Jésus, comme le sage, écartait les revendications avides.

Sur les lèvres du Sauveur, le mot « pain » n'avait-il pas cependant un sens plus relevé ? Cyrille de Jérusalem et Ambroise de

33. Cf. Th. ZAHN, *op. cit.* (cf. note 11), p. 279, n. 80.

Milan sont trop catégoriques quand ils excluent les biens corporels. Et il est difficile d'admettre qu'à l'endroit où elle est énoncée, la prière pour le pain de chaque jour ait pour objet le pain eucharistique. D'autre part, nous ne sommes pas des anges. Pourtant les biens de l'âme l'emportent sur ceux du corps. Dans le *Deutéronome* (*8,* 3), la manne et le pain c'est tout ce qui sort de la bouche de Dieu.

Le pseudo-Salomon a fait de cette identification l'application que voici : « Ainsi, Seigneur, tes enfants bien-aimés l'apprendront, ce ne sont pas les différentes espèces de fruits qui nourrissent l'homme ; c'est ta Parole qui conserve ceux qui croient en toi » (*Sg 16,* 26). En *Mt 4,* 4 et *Lc 4,* 4, dans le récit de la tentation, Jésus reprend les termes du livre mosaïque, pour opposer à Satan que l'homme vit non seulement de pain matériel, mais de toute Parole sortie de la bouche de Dieu. Par ailleurs, en *Mt 7,* 9-11 et *Lc 11,* 9-13, la prière persévérante est garante des « choses bonnes » (*Matthieu*) ou de « l'Esprit Saint » (*Luc*), que le Père des Cieux donne à ses enfants, quand ils lui demandent du pain.

Nous sommes maintenant en état de répondre à notre question. Si, pour les évangélistes, le pain le plus souhaitable est d'ordre spirituel, il est licite de penser à des sens étagés en profondeur. Mais ce n'est pas une raison d'évacuer le littéral, sur lequel ils se fondent. Le mot ἐπιούσιος ne justifie pas ce traitement. A en juger par le papyrus du Fayoum [34], son emploi, dans la langue populaire, caractérisait tout bonnement les besoins journaliers : ce qui s'accorde le mieux avec le « aujourd'hui » (σήμερον) de Matthieu et le « chaque jour » (καθ'ἡμέραν) de Luc, par quoi s'achève la quatrième demande.

*
**

Entre ces deux expressions il y a toutefois une différence. Le texte de la *Vulgate,* établi par Vercellone, *jussu Pii IX :* « Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie » (*Matthieu*) — « Panem nostrum cotidianum da nobis hodie » (*Luc*) l'estompe. L'édition critique de Wordsworth et White : « Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie » (*Matthieu*) — « Panem nostrum cotidianum da nobis cotidie » (*Luc*) la respecte. En *Matthieu,* la demande est restreinte aux besoins du jour ; en *Luc,* elle s'étend à tous les jours indistinctement. Cependant Matthieu et Luc se rencontrent dans l'idée qu'il faut vivre au jour le jour dans la dépendance de Dieu.

Quel en est le motif ?

34. Voir ci-dessus, p. 559.

Suivant une tradition conservée dans le *Talmud*, les disciples de R. Shiméon b. Jochaï (vers 150) lui demandèrent pourquoi la manne ne descendait pas du ciel une fois pour toutes, d'année en année. Le grand Rabbi leur répondit par cette parabole : « A quoi ferai-je comparaison ? A un roi de chair et de sang, qui avait un fils, et le pourvoyait de son nécessaire en une fois, pour l'année entière. Et le fils baisait le visage de son père une fois l'an. Le père décida alors de lui fournir le vivre et le manger, jour par jour. Et le fils baisa le visage de son père chaque jour [35]. » La morale de ce *mâchâl* est que la reconnaissance envers Dieu présuppose qu'on prenne conscience de ses dons.

L'Evangile va plus loin. Vingt fois, en saint Matthieu, Dieu y est représenté comme étant dans les Cieux. C'est une image spatiale, d'origine juive. Jésus s'en est servi pour faire comprendre que la paternité divine se distingue de l'humaine et la transcende infiniment. Notre vie s'écoule instant par instant. Point d'existence, pas de durée possibles, si ce n'est par l'action de Celui qui est *au-dessus du temps et nous soutient à tout moment.*

Voilà pourquoi nous sommes invités à renouveler notre supplication chaque jour et que, passée en habitude, elle est appelée à devenir constante. Plus qu'un moyen d'obtenir la satisfaction de nos désirs, elle sera l'aveu de notre contingence. La prière pour le pain quotidien, ou de ce dont nous avons réellement besoin, ne nous égare pourtant pas dans les sphères métaphysiques. Un enfant peut la comprendre. A tous, quels qu'ils soient, elle procure la paix intérieure, en apprenant à vivre le moment présent, dans l'abandon de soi à la puissance paternelle de Dieu.

Tel est, croyons-nous, le sens profond de l'*hodie*. Il prend l'homme dans sa condition temporelle, l'oblige à se faire une âme de pauvre, et lui enjoint de s'en remettre au Père céleste de son existence.

La traduction de ἐπιούσιος par « de demain » serait-elle adoptée, nous devrions naturellement assigner à notre demande une tout autre portée. Et nous nous verrions contraints, soit à défendre une platitude, soit à faire de la prière exemplaire du chrétien une sorte d'appel impatient. Du point de vue critique, nous ne sommes nullement acculés à cette alternative. La variante « de demain » est spécieuse, faiblement soutenue, et son incompatibilité avec le contexte évangélique trop criante pour que nous puissions l'accepter.

B 1040 Bruxelles F.-M. BRAUN, O.P.
rue Leys, 5

---

35. Jome 75a. Cf. STRACK-BILLERBECK (cité note 32), p. 421.